

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

La vingt-cinquième heure : problèmes politiques  
d'aujourd'hui

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 33-40

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Problèmes politiques d'aujourd'hui

# La vingt-cinquième heure

*Les camps de concentration ne sont pas un phénomène nazi ou stalinien, mais une image de notre société plus vraie que le modèle.*

David Rousset.

Si M. Gheorghiu s'était proposé de nous dépeindre un monde copié sur celui de Kafka, il ne semble pas que son roman <sup>1</sup> aurait eu une physionomie très différente. *La vingt-cinquième heure*, en effet, c'est tour à tour *Le Procès* et *La colonie pénitentiaire*. Pourtant, M. Gheorghiu n'avait pas de but philosophique proprement dit : il a voulu être surtout un témoin, mais un témoin qui réfléchit sur ce qu'il a vu et qui essaye tant bien que mal de l'expliquer. Il a d'ailleurs apporté à la réalisation de cette tâche un remarquable talent de romancier.

Un témoignage n'ayant de valeur que par son authenticité, une première question se pose immédiatement : dans quelle mesure peut-on ajouter foi à ce que rapporte M. Gheorghiu ? Celui-ci a bien voulu s'expliquer publiquement

<sup>1</sup> C. V. Gheorghiu, *La vingt-cinquième heure*, Paris 1949.

à ce sujet<sup>2</sup>. Les deux principaux personnages du roman sont Johann Moritz, brave paysan roumain au cœur droit et simple, et Traian Koruga, intellectuel également roumain, fils d'un pope orthodoxe. Dans le roman, les deux hommes se connaissent dès avant la guerre ; en fait, ils se sont rencontrés dans un camp de concentration américain d'Allemagne occidentale. Il n'en reste pas moins que l'effarante aventure de Johann Moritz est absolument authentique et que M. Gheorghiu a raconté la sienne propre dans celle de Traian Koruga. Une seule chose importante est inexacte, le suicide de Traian. Il faut noter cependant que M. Gheorghiu a réellement essayé de se faire mourir en s'ouvrant les veines, lorsque, après avoir fait la grève de la faim, pendant cinq jours entiers, il eut perdu patience et choisi une mort plus rapide. C'est à la suite de cette tentative manquée qu'on l'enferma dans une maison de fous.

Ces aventures, dont l'incohérence est le caractère essentiel, ne se laissent pas facilement résumer. En voici pourtant le schéma. Nous sommes en 1938, au début de la grande persécution contre les Juifs de Roumanie, Johann Moritz est dénoncé faussement comme Juif par un gendarme qui s'est épris de sa jeune femme et veut avoir le champ libre. On emmène le pauvre garçon dans un camp de travail, d'où il parviendra à s'échapper pour passer en Hongrie. Là, arrêté en qualité de Roumain et soupçonné d'espionnage, c'est pour lui la prison et la torture. Puis, on l'envoie dans un nouveau camp. La Hongrie vend alors des prisonniers à l'Allemagne, comme le font beaucoup de pays à cette époque (1941). Moritz travaille d'abord dans une usine ; reconnu ensuite comme aryen d'un type très pur, il se voit affubler d'un uniforme de S S. Lorsque les Alliés entrent en Allemagne, il va à leur rencontre avec cinq prisonniers dont il facilite l'évasion. Les Américains le reçoivent très bien, mais après

<sup>2</sup> Les renseignements dont je fais état ont été communiqués dans une discussion publique tenue à Paris le 30 nov. 1949. Y prenaient part, outre M. Gheorghiu et sa femme, M. G. Marcel, le R. P. Dubarle, O. P., ainsi que d'autres personnalités dont M. le pasteur Westphel et M. le rabbin Fleg. Je dis une fois pour toutes qu'une bonne part des réflexions qui vont suivre m'ont été suggérées par les interventions des participants.

quinze jours, ils l'enferment comme ressortissant d'un pays ennemi. C'est au hasard de ses tristes pérégrinations d'un camp à l'autre qu'il rencontre Traian Koruga, puis le père le celui-ci, le pope, qu'une invraisemblable aventure a fait passer des mains des Russes à celles des Allemands, et de ceux-ci aux Américains. Le vieillard mourra d'ailleurs d'épuisement et de privations.

Traian s'était fait nommer représentant culturel de Roumanie à Raguse, afin de pouvoir quitter son pays et soustraire ainsi sa femme aux persécutions chaque jour grandissantes. Ils avaient fui ensuite devant les Russes. Ayant enfin rencontré les Américains, ils furent emprisonnés sans discussion et commencèrent, chacun séparément, leur périple à travers les camps de l'Allemagne occidentale.

Koruga-Gheorghiu a été relâché — sans jugement — en septembre 1948 ; sa femme, libérée provisoirement quelques mois auparavant, devrait être encore en prison à l'heure actuelle, l'ordre de mise en liberté de la catégorie à laquelle elle appartient dormant toujours dans les bureaux de Washington.

Je viens de prononcer les mots de *catégorie* et de *bureau*. Ceci, tout en nous acheminant vers la partie spéculative de l'œuvre, nous explique comment de telles tragédies sont possibles. Il n'y a plus dans notre monde, dit M. Gheorghiu, de rapports entre individus, mais une anonyme bureaucratie fixe en bloc le sort de catégories d'individus. Ce sont *les Juifs* que la Roumanie persécute, *les Roumains* qu'enferme la Hongrie, etc. En Occident, même procédé : ce sont toujours *les Roumains*, quels que soient leurs mérites, même évidents et reconnus comme ceux de Johann Moritz, que les Américains parquent dans leurs camps.

Que l'on ne croie pas ici à une fiction de romancier. M. Gheorghiu nous a affirmé avoir rencontré au camp de X... un homme que l'on avait arrêté uniquement parce qu'il s'appelait Meier : la police recherchait un malfaiteur portant ce nom et avait enfermé comme « suspects » tous les Meier de la région. Les malheureux ont attendu quatorze mois que les bureaux décident la mise en liberté de la catégorie Meier<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> La première catégorie relâchée avait été celle des dentistes !

Que deviennent dans ce cas la culpabilité ou l'innocence individuelles ? Traian Koruga a posé la question à l'officier-chef de son camp. « Cela ne nous intéresse pas, répondit-il. Les dispositions concernant l'arrestation et la mise en liberté ne sont prévues que par catégories<sup>4</sup>. » (p. 305)

Pour M. Gheorghiu, toute la faute retombe sur la technique. Les nombreuses dissertations qui parsèment son œuvre ne nous laissent guère ignorer la nature et la genèse de cette civilisation « technocrate ». Le monde actuel, explique Traian Koruga, a remplacé les esclaves humains de l'antiquité par des « esclaves techniques », les machines. Or, « nous apprenons les lois et la manière de parler de nos esclaves pour mieux les diriger. Et ainsi, peu à peu, sans même nous en rendre compte, nous renonçons à nos qualités humaines, nous adoptons le style de vie de nos esclaves techniques. » (p. 41)

On a souvent déjà fait remarquer que la technique réduit l'ouvrier à n'être qu'une pièce de sa machine. Mais M. Gheorghiu va plus loin : pour lui, tous les hommes, le Président des U. S. A. lui-même, sont asservis à cette machine géante qu'est l'administration bureaucratique, car la vie des nations a pris modèle sur la vie de la machine, pour aboutir à une société d'où l'individu comme tel est exclu. La grande ennemie de l'homme, dans notre société, c'est la société elle-même, transformée en machine privée de cœur et d'esprit, et, comme toute machine, exigeant de ceux qui la gouvernent et de ceux qui la composent, qu'ils soient à son image privés de cœur et d'esprit. On prévoit ce qu'il advient de l'homme dans ce cas : « Du moment que l'homme a été réduit à sa pure dimension technico-sociale, il peut lui arriver n'importe quoi » (p. 44). Ce tragique « n'importe quoi », c'est toute la destinée de Johann Moritz et des autres personnages, ballottés au hasard de la bureaucratie.

Un tel hasard se présente pourtant comme inéluctable.

<sup>4</sup> M. Gheorghiu certifie que cette réponse est authentique et qu'elle lui fut faite plusieurs fois par différents officiers.

« Les machines sont précises, explique un médecin à Johann Moritz... Et toi, tu as beau t'agiter et te remuer, tu ne pourras pas en sortir. » Le pauvre garçon ne saisit pas : « Les commandants doivent être des hommes comme vous et moi, et ils comprendront ! » (p. 311) Le malheur, c'est que les commandants ne sont plus des hommes, ce sont des fonctionnaires. Et le fonctionnaire (dont le commissaire russe est le type le plus parfait) ne comprend rien ; c'est un homme-machine, possédant la cruauté de l'homme et la froide indifférence de la machine. Il ne traite plus avec des hommes, il manipule des fiches. C'est simple, précis, infallible, et surtout c'est si facile à manier, on peut si aisément les classer, en faire des catégories. Le fonctionnaire, dans son bureau, fait songer à cet aiguilleur du « Petit Prince » qui triait les gens par paquets de mille.

Il n'y avait qu'un grand poète pour faire avec tant de discussions abstraites — car il y en a beaucoup et peut-être trop — une œuvre profondément vivante et un roman passionnant. M. Gheorghiu y est parvenu très simplement. Face à la société-machine, il a posé des *hommes*. Le plus attachant, Johann Moritz, ne discute pas ; il se contente de protester et de ne pas comprendre, comme un enfant que l'on battrait sans raison. Il reste d'ailleurs toujours merveilleusement humain. Pendant qu'il creuse avec d'autres détenus un canal à la frontière russe, il pense au roi de Roumanie qui en a conçu lui-même le plan. « Il le voyait à sa table de travail, le crayon à la main, dessinant. Comme sur les images » (p. 89). Il se représente le canal plein d'eau, avec des bateaux dessus. « Il voudrait bien, une fois la guerre finie, revenir un jour par ici, pour montrer à Suzanna, sa femme, et à ses garçons, le canal auquel il avait travaillé... Les enfants en seraient émerveillés » (p. 90).

On retrouve cette même sensibilité à chaque page, en des tonalités diverses selon les situations et les personnages. Certes, on sent parfois le procédé, surtout à la deuxième lecture. Ainsi, la fin des chapitres (en général très courts), qui ramasse en une phrase l'émotion de tout le passage, n'échappe pas à une certaine monotonie :

« Dans la maison, la femme du prêtre pleurait » (p. 206).  
« Il acheva chaque prisonnier, de sa propre main, d'une balle dans la nuque » (p. 209). « Elle pria Dieu, silencieusement, de les faire rencontrer les garçons » (p. 216).

Ces petites phrases presque impersonnelles, où seul le rythme souvent brisé trahit l'émotion de l'auteur, donnent le ton de l'ouvrage entier. M. Gheorghiu écrit en effet avec une grande sobriété de moyens, mais cela confère au récit une densité d'émotion à laquelle on résiste difficilement. Même dans les scènes les plus violentes — tortures dans les prisons de Hongrie, outrages des soldats russes aux femmes et aux enfants — il sait ne pas élever le ton. Il n'y a pas trace de rhétorique dans ces pages ; mais le lecteur est souvent au bord des larmes.

En résumé, l'art de M. Gheorghiu, extrêmement conscient, est généralement très sûr et toujours vivifié par l'amour vibrant que le romancier porte à l'homme fait de chair et de sang.

Reste une grave question. M. Gheorghiu est plus que pessimiste ; il se dégage de son œuvre un véritable désespoir. « La vingt-cinquième heure, c'est le moment où toute tentative de sauvetage devient inutile. Même la venue d'un Messie ne résoudrait rien. Ce n'est pas la dernière heure, c'est une heure après la dernière heure. Le temps précis de la Société Occidentale. C'est l'heure actuelle. L'heure exacte » (p. 45-46).

Pourquoi n'y a-t-il plus rien à tenter ? Parce que la partie se joue actuellement entre la Russie et l'Amérique ; or, c'est d'un côté comme de l'autre la même civilisation. « En Russie, la soif de sang et le fanatisme mis à part, tout vient de l'Occident » (p. 394). Sans doute, il y a une différence entre le soldat russe et le fonctionnaire américain, mais elle ne porte pas sur l'essentiel. Les chefs des camps américains, dit M. Gheorghiu, m'auraient certainement relâché s'ils l'avaient pu, mais — et c'est là l'essentiel — ils ne le pouvaient pas sans que l'ordre vînt des bureaux de Washington. La civilisation américaine tue spirituellement l'être humain aussi sûrement que la civilisation russe, même si elle le fait moins souffrir dans son

corps. Il n'y a pas d'issue, parce que la technique a envahi toute la terre.

Ce désespoir a été vivement attaqué. Dans la séance du 30 novembre 1949 à laquelle je faisais allusion plus haut, le R. P. Dubarle, O. P., a tenté d'expliquer, au nom de sa philosophie, qu'il faut dissocier technique et bureaucratie. Malgré le jeu subtil de ses distinctions, le R. P. ne semble pas avoir convaincu son auditoire. Tout le mal, dit-il en concluant, vient de ce que l'individu demande trop à l'Etat, lequel ne peut répondre que par la création d'organismes nationalisés, avec bureaux et fonctionnaires. C'est exact, et M. Gheorghiu le reconnaît lui-même (cf. l'admirable prière du vieux pape à la page 81). Mais si l'on veut bien ne pas raisonner dans l'abstrait et considérer le cas particulier du XX<sup>e</sup> siècle, ne semble-t-il pas que c'est justement la technique développée jusqu'à un degré inhumain qui force l'homme à s'en remettre à l'Etat ? Du jour, en effet, où la machine a tué l'artisan pour en faire un ouvrier, celui-ci, ne possédant même plus ses instruments de travail, vit dans un état d'insécurité continue, car il se sent entièrement à la merci de son employeur : le licenciement signifie pour lui la perte de tout, la misère. A qui veut-on qu'il se confie, sinon à la seule autorité qu'il considère comme supérieure à son patron, à l'Etat ? Si, en droit, technique et bureaucratie sont dissociables, en fait, la technique capitaliste du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait pas ne pas conduire à la bureaucratie du XX<sup>e</sup>.

On a dit aussi, pour innocenter la technique, que la seule cause du mal était que l'on ne prend plus l'homme pour un homme, qu'on n'a plus le respect de sa dignité. Bien sûr, et cela aussi, M. Gheorghiu le sait : « Jordan sous-estime l'homme jusqu'à l'annuler. Pour ce crime, duquel *découlent tous les autres*, nulle loi ne le punira jamais » (p. 32). Mais cette mésestime de l'homme, qui peut avoir des causes fort diverses, la bureaucratie liée à son système de fiches n'y conduit-elle pas nécessairement pour sa part ? Il faut d'ailleurs remarquer que dans l'industrie technique, l'ouvrier perd vite le caractère de personne unique, irremplaçable, qui fait la dignité de l'homme (à moins qu'il ne s'agisse d'un ouvrier spécialisé, fait plutôt rare au XIX<sup>e</sup> siècle). De qui en effet plus que d'un manœuvre peut-on dire que « les hommes se remplacent

comme des vitres » ? Et voilà que la technique elle-même, sans la bureaucratie, aboutit à la mésestime de l'homme.

Comment alors sauver l'Occident ? L'Eglise nous donnera-t-elle une solution ? Il faut avant tout ne pas oublier qu'il y a des situations que l'on ne relève pas. Si l'on se refuse à croire, par exemple, que le christianisme a contribué à l'effondrement de l'empire romain, on ne peut en tout cas nier qu'il a été incapable de le sauver, soit que sa décadence fût trop avancée quand triompha la nouvelle religion, soit plutôt que les vices internes de sa constitution le rendissent irrémédiable. Il est des maisons qu'on ne peut réparer ni adapter : on les abat pour reconstruire à neuf. Ainsi fit Dieu au V<sup>e</sup> siècle.

Est-ce à dire qu'il en sera de même pour la civilisation de l'Occident ? Nul n'aura certes la présomption de répondre. Nous avons, bien sûr, la consolation de penser que pour un chrétien, il n'y a pas de vingt-cinquième heure fatale, car Dieu seul est maître de l'heure ; mais cela ne veut pas dire pourtant qu'elle ne soit pas arrivée.

En tout cas, nous savons également ceci : il ne suffit pas de répéter avec le vieux pape : « L'Eglise ne peut sauver les sociétés, mais elle peut assurer le salut des individus qui la composent » (p. 46), et ensuite nous désintéresser de tout, pour ne travailler qu'à notre salut personnel. Nous devons faire quelque chose ; et si tout le mal vient de ce que nous<sup>5</sup> pensons les hommes par catégorie, il s'offre un remède, mais c'est l'unique : l'homme ne cessera pour moi d'être une abstraction que du jour où il sera vraiment mon prochain. Il s'agit bien moins, en réalité, de je ne sais quelle estime pour une plus ou moins vague dignité humaine, que d'un vivant amour pour un être qui est mon frère. De là viendra — peut-être — le salut.

Joseph VOGEL

<sup>5</sup> Je dis nous parce que, tous, nous pensons par catégorie. On a fait remarquer avec raison que M. Gheorghiu lui-même tombe parfois dans ce défaut, lorsqu'il considère par exemple tous les soldats russes indifféremment comme des « bêtes sauvages motorisées ».